Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 94 (1949)

Heft: 10

Artikel: Un épisode de la bataille des Alpes de juin 1940 : l'écrasement du Chaberton [fin]

Autor: Bauer, Eddy

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342448

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un épisode de la bataille des Alpes de juin 1940.

L'écrasement du Chaberton

(fin.)

Mais, au moment où le feu cessait pour près de quatre ans sur le théâtre occidental des opérations, l'ouvrage fortifié du Chaberton avait cessé, depuis la soirée du jour J (21 juin 1940) de participer de manière effective à l'attaque du 4e C.A. italien. Sans avoir pu, si peu que ce fût, remplir sa mission, il avait été pilonné et littéralement muselé par le tir bien préparé et bien ajusté d'une batterie française de gros calibre.

Depuis longtemps, du côté français, on s'était préoccupé de cette batterie de 14,9 cm., qui, possédant d'excellentes vues sur Briançon et sur la route du Mont-Genèvre, pouvait harceler les accès à cette place et en gêner sérieusement le débouché. Au mois de septembre 1938, soit au moment de l'alerte de Munich, on décida d'affecter à sa neutralisation, une batterie de mortiers de 28 cm. Schneider, modèle 1914. Il s'agissait, en l'espèce, d'un matériel russe de 11 pouces que les célèbres usines du Creusot fabriquaient pour le compte du Tzar depuis 1909 et qui fut commandé pour l'armée française, par la prévoyance du général Joffre, un peu avant le déchaînement de la première guerre mondiale ; destiné au siège de Metz, il avait été mis à contribution à Verdun, lors des contre-attaques dirigées par les Nivelle et les Mangin contre les forts de Vaux et de Douaumont.

D'un poids de 16 tonnes en batterie, ce mortier, parfaitement réussi, se décomposait pour le transport en quatre charges, qui, avec leur véhicule, faisaient entre 5380 et 5980 kilos. Les opérations de mise en position de ce gros engin,

dans les conditions les plus favorables, réclamaient de 6 à 8 heures à 12 servants. Dans le cas qui nous occupe présentement, il semble qu'il ait fait usage d'obus en acier, avec fusée d'ogive, pesant 202 kilos et renfermant 63,6 kilos d'explosif. Avec ce projectile, sa portée pouvait atteindre 11 kilomètres, ce qui lui donnait, à l'impact, un angle de chute de plus de 50 degrés. L'emplacement de la batterie, au sud-est de l'Infernet, se trouvant à 1980 mètres d'altitude, on voit que la différence de site entre la position et le but atteignait 1150 mètres pour une distance de 10 kilomètres ; c'est dire que ce tir remarquable fut exécuté à limite de portée. En juin 1940, ces quatre mortiers de 28 cm. formaient, sous les ordres du lieutenant Miguet, la 6e batterie du 154e R.A.P., dont les 1er et 3e groupes étaient commandés par le lieutenant-colonel Moureton. « J'ai toujours eu plaisir à inspecter votre corps, car je considère que le 154e est mon régiment sérieux. » Cette appréciation du regretté général Dosse n'était pas un vain compliment que faisait à ce corps de troupe, le remarquable organisateur des formations alpines de l'armée française : la suite va le démontrer.

Bien avant que le Duce eût dégainé, pour le pousser dans le dos de la France, son poignard qu'il croyait en acier, la 6e batterie du 154e avait procédé à tous les préparatifs nécessaires pour mettre le succès de son côté. Les positions des pièces avaient été reconnues et aménagées, à proximité de la route militaire qui monte au fort du Gondran, au lieu-dit Poët Morand [1]. Le lieutenant Miguet avait son poste d'observation au fort de l'Infernet, mais on en installa plusieurs autres, particulièrement au Janus, à 6,5 kilomètres de l'ouvrage italien. Comme de juste ce système d'observatoires fut complété par un réseau de transmissions qui semble avoir fonctionné sans aucune anicroche. Ainsi donc, le Chaberton se trouvait, d'ores et déjà, encadré. Ce gros travail de prépa-

[1] Poët : en patois dauphinois, le pic, c'est le latin *podium* ; on dirait puy en Auvergne.

ration fut mené à chef, sans que les Italiens recueillissent à son sujet aucun indice utilisable. Rien, en effet, dans la conduite du combat, ne laisse soupçonner que les Italiens ait eu vent du coup qu'on leur préparait d'en face, des moyens que l'on réunissait à cet effet, ni des emplacements de la 6e batterie.

Du 10 au 20 juin 1940, le Chaberton se tint coi. De la région de Briançon, on pouvait, toutefois, constater une certaine activité dans l'ouvrage. Chaque matin, ses tourelles se mettaient en direction, mais ses huit pièces de 14,9 cm. demeuraient muettes... La « drôle de guerre » continuait et les Français imitèrent la réserve de leurs ennemis. Par contre, au moment du débouché du 4e C.A., le 21 juin à 8 heures du matin, le lieutenant Miguet, de son observatoire de l'Infernet, observa la lueur des premiers départs, et le fort du Janus annonça qu'il était touché. En fait, un obus du Chaberton enleva un copeau d'acier sur une coupole de l'ouvrage français, mais sans lui occasionner aucun dégât d'importance [1].

La 6e batterie du 154e R.A.P. reçut tout aussitôt l'ordre d'ouvrir le feu. Mais le sommet du Chaberton se trouvait dans la brume, ce qui rendait toute observation et tout réglage impossibles. Il convenait donc d'attendre la première éclaircie ; elle se produisit vers dix heures, et 60 secondes après le premier départ, le lieutenant Miguet eut la joie d'observer un superbe éclatement, bon en direction et placé sur les pentes enneigées du Chaberton. Les deuxième et troisième coups de 28 cm. laissaient tout espoir, quand le brouillard revint, contraignant les mortiers français à suspendre le tir.

Il ne fut repris qu'à 15 heures 30, mais cette fois à cadence maximum, avec les deux sections de deux pièces qu'actionnait le lieutenant Miguet. Les coups longs, invisibles de l'In-

[1] A partir d'ici, nous utilisons *l'historique du tir sur le fort du Chaberton*, établi après l'armistice, par le lieutenant Miguet. Nous tenons ce précieux document de l'obligeance du colonel Vallette d'Osia.

fernet, étaient annoncés à la 6e batterie par un observatoire latéral, et, très vite, les organes actifs de l'ouvrage italien se trouvèrent dans la gerbe. Quelques minutes après la seconde ouverture du feu, le Janus téléphonait, en effet : « la 5e tourelle est en train d'en prendre un vieux coup. » Ce nonobstant, au milieu des panaches de fumée des arrivées françaises, on distinguait toujours les lueurs orangées des départs italiens. C'eût été, de la sorte, un grandiose et tragique duel d'artillerie, entre deux ennemis également tenaces et valeureux, si le Chaberton avait riposté sur l'adversaire d'où lui venaient, de minute en minute, des coups de plus en plus dangereux. Malheureusement pour lui, il croyait l'avoir repéré au fort des Trois-Têtes, soit à trois kilomètres à l'ouest de l'emplacement qu'occupaient les quatre mortiers du 154e. Dans ces conditions, les obus qu'il ne cessa de lui dépêcher n'eurent aucune influence sur le combat. Il est curieux de constater à ce propos que l'historique consacré, en 1947, par l'Etat-major général italien, à la bataille des Alpes, reproduit la même erreur [1]. Que faisaient, à ce moment la ou les compagnies d'observation d'artillerie du 4e C.A. ? Serait-ce que les échos de la montagne contrariaient le repérage au son des départs adverses ?

Quoi qu'il en soit, à 17 heures 30, on observait de l'Infernet, un premier résultat positif. Un éclatement apparut au niveau de la 6e tourelle ; quelques secondes plus tard, jaillissait une immense colonne de flammes qui persista une vingtaine de secondes. De toute évidence, un magasin à munitions venait d'exploser. Sans se laisser impressionner par cet accident qui leur démontrait la fragilité de leur protections, les canonniers du Chaberton n'en continuèrent pas moins à servir leurs pièces avec beaucoup de crânerie et poussèrent même la cadence de leur tir jusqu'au maximum. Mais à 18 heures, ce fut une nouvelle catastrophe, cette fois

[1] Op. cit. p. 59.

à la troisième tourelle. Ses tôles partirent vers le ciel et son canon fit un bond de plusieurs centaines de mètres, pour retomber sur les pentes du Chaberton, où les Français le retrouvèrent en 1947, quand ils prirent possession de l'ouvrage. L'immense champignon de fumée qui accompagna l'explosion s'étant dissipé (fig. 4), on put constater que le fût bétonné se trouvait complètement décapé.

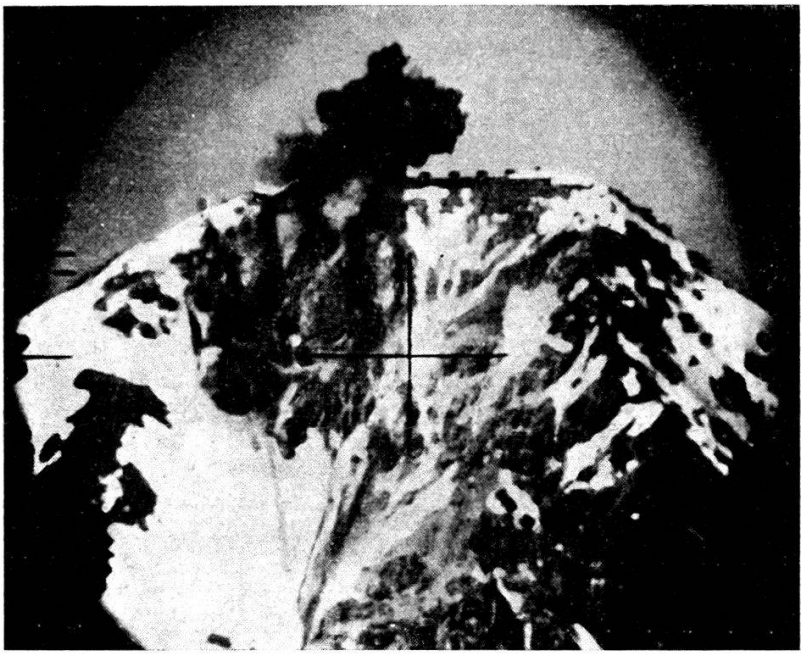

FIG. 4.

« J'avais l'impression d'achever un blessé » écrit généreusement le lieutenant Miguet dans le rapport que nous utilisons ; et, de fait, pendant une heure, les coups au but se multiplièrent avec des résultats terrifiants. A 18 heures 05, la deuxième tourelle explosa ; à 18 heures 30, un nouvel éclatement au centre de l'ouvrage fit jaillir un immense chapeau de fumée qui le coiffa entièrement. A 19 heures, on observa un nouvel impact sur la 8e tourelle, et 9 minutes plus tard, un obus de 28 cm., éclatant entre elles, compléta la destruction de la 6e tourelle et mit hors de combat la 5e. La nuit et la brume mirent un point final à ce tir d'écrasement.

Ayant échappé au repérage adverse, la 6e batterie du

154e R.A.P. n'avait pas reçu le moindre obus et, conséquemment, n'avait fait aucune perte. Elle avait tiré 57 obus en trois heures et demie de feu. Selon l'historique de l'Etat-major général italien, l'ouvrage du Chaberton avait été gravement endommagé et toutes ses tourelles plus ou moins avariées ; parmi celles-ci, aux dires des Français, la 2e, la 3e et la 6e avaient explosé avec leurs magasins, la 8e avait reçu un mauvais coup, et la 5e avait été déchaussée de son fût

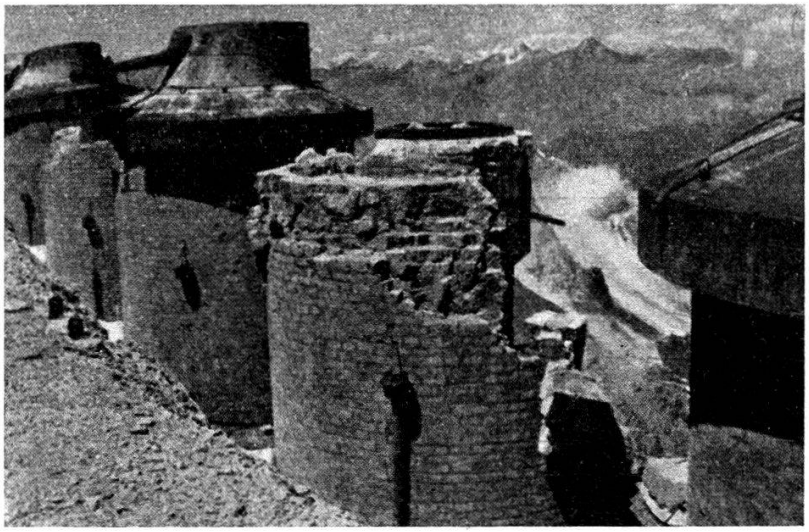

Fig. 5.

et mise définitivement hors d'usage (fig. 5 et 6). Sans la brume qui rôda toute l'après-midi autour du sommet, on peut tenir pour établi que le fort eût été totalement anéanti à la nuit tombante. Les pertes de la garnison avaient été considérables, mais, comme le fait lui-même, avec beaucoup d'élégance, le lieutenant-colonel Moureton, il faut signaler la tenue exemplaire de ce détachement qui, dans une lutte sans espoir ou quasiment, défendit jusqu'à l'épuisement de ses moyens, le poste qui avait été confié à son honneur.

Le 22 juin 1940, le lieutenant Miguet ne disposa même pas de l'heure de bonne visibilité qui lui aurait suffi pour terminer le bon ouvrage de la veille ; il dut donc se borner à six coups de ses mortiers de 28 cm. Le lendemain, sur le rapport que deux tourelles avaient ouvert le feu, il en fit tirer

encore 14, mais sans observation et avec les éléments de la veille. Le 24 juin, 24 obus de 202 kilos s'abattirent sur l'objectif, puis l'on sonna halte au feu. Tout compte fait, 101 projectiles de l'artillerie française de gros calibre réduisirent au silence six des huit tourelles du Chaberton. C'est là un résultat tout à fait remarquable et qui fait le plus grand honneur, tant aux officiers qu'aux sous-officiers et simples canonniers de la 6e batterie du 154e.

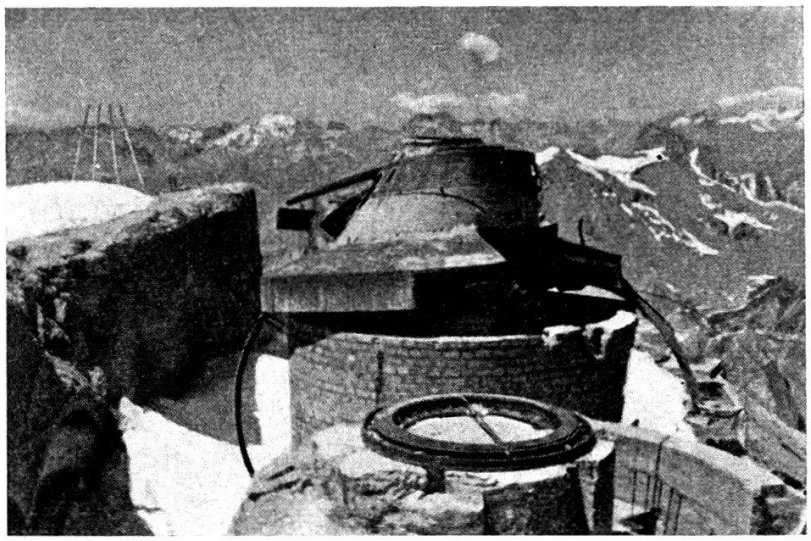

FIG. 6.

Arrivé en ce point, il convient encore de se résumer et de présenter ses conclusions ; nous le ferons de la manière suivante.

1° Construire à l'altitude de 3130 mètres un ouvrage de l'importance du Chaberton, constituait certes un exploit technique des plus honorables. A cet effet, toutefois, il a fallu se plier aux circonstances de la montagne et consentir de tels sacrifices sur la solidité de l'ensemble, qu'il s'est trouvé sans défense devant l'intervention de calibres relativement modestes dans la gamme de l'artillerie de siège. A la guerre, comme en mécanique, il y a un moment où les frictions absorbent le meilleur, voire la totalité de l'énergie. Tel fut le cas du Chaberton.

2° En fortification, il faut mettre l'accent sur la protection. Nous avons comparé le fort italien à un croiseur de bataille, mais les ingénieurs qui construisirent naguère les malheureux bâtiments de l'amiral Beatty nourrissaient l'illusion que ces unités faiblement protégées esquiveraient, grâce à leur vitesse, les coups qu'on leur destinerait. Ici rien de tel, aucune esquive n'étant possible.

3° L'exemple du Chaberton semble renouveler celui de Manonviller, en Lorraine. Sans doute, l'ouvrage italien disposait-il de vues admirables sur la conque du Briançon. Mais, par voie de conséquence, il était lui-même vu de partout. Aussi bien les Français ont-ils pu préparer tout à loisir le coup d'écrasement du 21 juin 1940. En règle générale, la prudence commande de mesurer avec parcimonie les moyens que l'on dispose dans les ouvrages d'extrême frontière. L'attaque de l'adversaire doit lui imposer une première manœuvre aussi longue et dispendieuse que possible.

4° Comme on l'a vu, le Chaberton a concentré ses feux sur le fort des Trois-Têtes, c'est-à-dire qu'il lui eût été possible d'accabler la batterie du lieutenant Miguet ou, tout au moins, de hacher son personnel qui travaillait à découvert. Le secret, constatons-le une fois de plus, c'est la condition de la victoire, et relevons qu'il fut bien gardé dans les Etats-majors du S.F.D.

Major Ed. BAUER.

N. B. — Les photos qui illustrent le présent article, à l'exception de la figure 4, ont été aimablement mises à notre disposition par nos camarades Deluz et Lieberer de la Société militaire de Genève. Elles ont été prises le 25.6.49; on peut donc admettre que l'ouvrage, au lendemain du bombardement ne présentait pas tout à fait l'aspect de ruine qu'il offre aujourd'hui.